

Expéditions australes - Entrave de Desroches
Poivre au ministre Bertin - Le 31 octobre 1771

Au fonds Pusy La Fayette
Document non-autographe des archives personnelles de Pierre Poivre

Du 31 octobre 1771

M. Bertin

Monseigneur,

L'intérêt particulier que vous m'avez témoigné prendre dans l'honnête indien Poutavéri, m'engage à vous rendre compte de ce que j'ai fait, conformément à vos vues pour sa satisfaction et pour le renvoyer dans sa patrie.

L'indien Poutavéri arrivé ici vers la fin de l'année dernière y a été retenu jusque vers le milieu de ce mois en attendant la saison favorable pour le renvoyer dans son pays. Pendant tout son séjour à l'Isle de France, il a vécu, ou chez moi, ou chez les plus notables de la colonie, il a été caressé et fêté partout. Il a joui d'une très bonne santé et enfin il vient de partir, regretté de tout le monde et pleurant lui-même de regrets de nous quitter.

Pour le renvoyer dans son île sans qu'il en coûte rien ou presque rien au Roi, j'ai déterminé MM. Magon et Marion Dufresne à armer deux bâtiments dont un leur est prêté par le Roi, et l'autre leur appartient. Je leur ai fait toutes les avances nécessaires pour cet armement. Ils rembourseront ces avances au retour des vaisseaux, ils sont l'un et l'autre très riches propriétaires dans cette île et j'ai pris toutes les suretés pour les avances que je leur ai faites. M. Marion Dufresne, chevalier de St Louis, capitaine du brulot, commande l'expédition. Il a embarqué avec lui sur la flute le Mascarin l'indien Poutavéri qu'il a logé très commodément dans sa chambre du Conseil. J'ai comblé de présent cet indien avant son départ en lui donnant ce qu'il m'a témoigné désirer le plus, beaucoup d'outils d'agriculture, des outils pour toutes sortes de métiers, des ustensiles de toute espèce, des toiles blanches et peintes, ainsi que des mouchoirs des Indes. Je lui ai également donné des graines de toute espèce, propres à être semées, et des animaux utiles pour la multiplication dans son île.

Les deux bâtiments (le *Mascarin* et le *Marquis de Castries*) sont partis très bien armés tant en officiers qu'en matelots, mais je n'ai pas été le maître d'empêcher M. le Ch. Desroches de donner le commandement du *Marquis de Castries* à son neveu, M. Duclesmeur, jeune garde de la marine n'ayant encore qu'environ 20 années et par conséquent sans expérience. Les armateurs, quoique plus intéressés à la chose, n'ont pas plus été les maîtres que moi de s'opposer à la volonté de M. le gouverneur, et la seule inquiétude que j'aie pour cette expédition est que M. Marion Dufresne qui est un homme sage et bon marin, mais d'un âge un peu avancé, ne venant à manquer dans le cours d'une aussi longue campagne, ce ne soit ce jeune garde de la marine qui commande toute l'expédition. M. Marion m'a assuré qu'il prendrait toutes les précautions possibles contre un tel événement, en nommant lui-même son successeur en cas de mort, mais je doute que cette précaution puisse suffire.

Malgré cet inconvénient j'eusse été fort tranquille sur le succès d'une expédition aussi difficile et aussi importante, si M. Desroches avait voulu consentir à ce que M. l'abbé Rochon, membre de l'Académie des Sciences, se fut embarqué sur l'un de ces bâtiments. Cet habile astronome l'a sollicité lui-même très vivement, parce qu'il sentait de quelle utilité il pouvait être dans un voyage aussi nouveau et dont les suites peuvent être de la plus grande importance par les découvertes qui peuvent se faire. M. l'abbé Rochon possède supérieurement l'art d'observer les longitudes en mer, c'est lui qui a perfectionné la méthode des Anglais sur le point. Il est arrivé ici dépositaire de la célèbre pendule marine de Berthoud qui appartient au Roi et qui seule peut indiquer le point de longitude où l'on est. C'était un de ces hasards heureux dont un homme sage ne manque jamais de profiter.

Le voyage de M. Marion Dufresne pour pénétrer dans la mer du Sud entre la Nouvelle Zélande et la Terre de Diemen, et aller chercher l'île de Taïti, est un voyage de plus de 4 000 lieues tout en longitude, de l'Ouest à l'Est. Tout homme de mer sent parfaitement combien un tel voyage est dangereux, difficile, et combien il sera même infructueux sans un observateur capable de déterminer la vraie position des terres, des îles, des écueils qui peuvent se rencontrer sur sa route. Sans un observateur, l'homme de mer qui fait une longue route en longitude est obligé de la pousser jusqu'à plusieurs centaines de lieues au vent de l'île qu'il va chercher, parce que dans tout le cours de sa navigation il n'y a que des observations astronomiques qui puissent lui faire connaître chaque jour le point où il est. Avec un bon observateur tel que l'abbé Rochon, le navigateur est toujours assuré du point où il se trouve à 10 lieues près. De quelle considération n'eusse pas été pour le voyage que va faire M. Marion d'avoir avec lui un astronome capable de le conduire comme par la main jusqu'à l'île de Taïti, et de lui épargner peut-être 7 ou 800 lieues de route et de navigation inutile, très dure à supporter à la fin d'une campagne déjà très longue, parce que c'est alors que la mortalité se met parmi les équipages.

Toutes les observations ont été faites inutilement à M. le Ch. Desroches, en vain je me suis joint à M. l'abbé Rochon et à MM ; les armateurs des deux vaisseaux, il s'est obstiné à garder ici très inutilement un savant qui pouvait être de la plus grande utilité. L'unique raison qu'il a donnée de son refus obstiné, a été qu'il voulait faire embarquer M. l'abbé Rochon dans l'expédition de M. de Kerguelen, officier de la marine du Roi qui est venu ici avec un très beau projet pour continuer la découverte que j'ai déjà très avancée de l'archipel qui nous sépare des Indes, et revenir de là pour aller à la recherche des Terres Australes. Ce projet magnifique, suivant les apparences, n'est autre chose qu'un projet de pacotille. M de Kerguelen en partant d'ici droit à la côte de l'Inde, sans s'embarrasser de l'archipel qu'il avait annoncé en France devoir reconnaître. Il porte dans l'Inde beaucoup de piastres qu'il échangera contre des ballots de toiles, et de là reviendra ici d'où il fera route droit au Sud pour aller chercher la terre Australe qu'il rencontrera peut-être, mais avec le projet certain d'aller relâcher à la rivière de La Plata où il fera des découvertes plus utiles à sa fortune en convertissant ses ballots contre des piastres.

Voilà, Monseigneur, le projet pour lequel M. Desroches s'est obstiné à réserver M. l'abbé Rochon. Je dois vous observer que M. l'abbé Rochon a déclaré publiquement et en particulier à M. Desroches, ne vouloir point s'embarquer avec M. de Kerguelen dont il a été maltraité après lui avoir rendu le plus important service, en sauvant par ses observations le vaisseau le Berryer qu'il commandait, et qui, par un défaut de navigation en longitude faisait une route qui le conduisait à Madagascar, au lieu de l'amener à l'Isle de France qu'il cherchait. Sans notre académicien, M. de Kerguelen eut manqué entièrement son voyage, et en atterrissant à Madagascar, comptant atterrir à l'Isle de France, il eut pu perdre son bâtiment, et eut certainement perdu la plus grande partie de son équipage dans lequel il y avait déjà beaucoup de malades.

Je dois encore vous observer, Monseigneur, que le voyage de M. de Kerguelen, pour aller chercher les terres Australes étant un voyage dont la route sera toute en latitude, le plus médiocre pilote est suffisant pour observer tous les jours la hauteur du soleil, et qu'un astronome est de toute inutilité dans un tel voyage.

Si dans une opération qui plus que toute autre paraît devoir être du ressort de M. Desroches, en sa qualité de capitaine de vaisseau, cet officier se conduit ainsi, jugez, Monseigneur, de la conduite qu'il peut tenir dans des opérations étrangères à son état de marin et sur lesquelles il n'a aucune espèce de lumières. Jugez, je vous supplie, de l'embarras de ma position : elle est affligeante au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer.

Je suis avec u. t. g. r.¹

* * *

¹ u. t. g. r. = un très grand respect.